

Le politique, le sujet et l'action

À l'aube du XXI^e siècle : les clairs-obscurs de la nouvelle donne

Tomás Ibañez

Nos ongles se sont cassés de tant creuser sous les pavés mais nous n'avons pas trouvé la plage..., devons-nous renoncer pour autant à arracher les pavés? Non, bien sûr, mais sans nourrir d'illusions sur ce qu'ils nous cachent. La voix des lendemains qui chantent s'est étranglée dans nos gorges, faut-il donc renoncer à dissiper la nuit? Non bien sûr. Mais sans illusions sur ce que nous réserve la levée du jour.

Pour des raisons qui sont sans doute liées à cette innovation majeure dans le domaine des technologies de l'intelligence qu'est l'informatique, la vitesse est devenue incontestablement l'un des traits les plus saillants de notre époque. La rapidité avec laquelle telle ou telle innovation sociale, culturelle ou technique, tel ou tel produit, voire tel ou tel engouement, se propagent et s'installent dans l'ensemble du tissu social n'a de pair que la rapidité de leur obsolescence, et cela n'est certainement pas fait pour rendre plus aisée notre compréhension du présent.

En effet, les rythmes des changements sociaux se sont accélérés à tel point de nos jours que ce qui est déjà révolu conserve encore une présence suffisante pour imprégner et donc pour égarer nos regards. C'est un peu comme si, lestées de plus d'inertie que la réalité sociale elle-même, les représentations que nous nous en faisons et les croyances que nous maintenons à son sujet changeaient moins vite que celle-ci, accentuant ainsi la tendance que nous avons déjà à projeter dans notre perception du présent des traits n'appartenant plus qu'au passé.

Comme il ne pouvait en être autrement, la vitesse qui marque le rythme des changements sociaux et le rythme de la vie sociale retentit aussi sur la texture de nos imaginaires. Ainsi, il est surprenant de

constater la rapidité avec laquelle un imaginaire subversif dont les grands traits avaient perduré sur plus d'un siècle a été frappé d'obsolescence. Il n'aura guère fallu qu'un quart de siècle, disons en gros le temps écoulé depuis la fin des années 70, pour que se désagrège totalement l'imaginaire révolutionnaire qui avait soutenu les résistances populaires pendant une bonne partie du XIX^e et du XX^e siècle et qui résonnait encore avec une certaine intensité dans les rêves des soixante-huitards. Il est clair qu'aujourd'hui le sujet politique, le projet politique et les pratiques politiques de l'antagonisme social se sont largement métamorphosés et ne gardent plus aucune ressemblance avec ce qu'ils furent jusqu'à naguère.

Plus de grands principes organisateurs de notre vision d'un changement social émancipateur, adieu la belle assurance dont faisaient preuve nos aînés. Le solide lit de roche sur lequel s'ancraient il n'y a pas si longtemps les grandes convictions émancipatrices s'est liquéfié peu à peu, pour ne plus constituer qu'un socle instable et mouvant sur lequel rien de définitif ou, du moins, rien de durable ne semble pouvoir s'édifier.

Le problème est que la vitesse même à laquelle cet imaginaire révolutionnaire a périclité fait qu'il continue à imprégner notre regard et à bloquer notre capacité d'inventer de nouvelles pratiques antagonistes. Cette difficulté à nous déprendre d'un imaginaire subversif qui n'a plus cours suggère l'image quelque peu paradoxale de révolutionnaires qui seraient en fait profondément conservateurs quand à leurs propres schémas : tout changer, oui bien sûr, sauf nos propres traditions qu'il ne s'agit même pas de réviser !

Certes, nous sommes tout à fait conscients que le prolétariat ne peut plus être le sujet politique de la révolution,

mais nous lui cherchons désespérément des substituts sous la forme de nouveaux sujets politiques émergeant successivement à partir des nouvelles coordonnées de l'exploitation ou de la domination, et occupant à tour de rôle le devant de la scène durant un temps chaque fois plus bref. Certes, nous sommes bien conscients qu'il n'y a pas de grand soir à attendre ni à atteindre, mais nous cherchons à le remplacer par une image équivalente capable de susciter de nouveaux enthousiasmes. En dépit de nos efforts, il semble nous en coûter de ne pas céder à la tentation de réécrire le scénario de la résistance ou de la subversion comme s'il n'était qu'une simple réédition du passé dans un décor à peine retouché, au lieu d'assumer dans sa radicalité l'obsolescence de l'ancien imaginaire subversif.

Pourtant, quitte à répéter quelques poncifs, il nous faut bien admettre que les métarécits et l'eschatologie ont fait définitivement leur temps, et que tant pour ce qui est des caractéristiques de la réalité sociale actuelle que pour ce qui est des pratiques antagonistes, nous nous trouvons confrontés sans palliatifs à une toute nouvelle donne qui inaugure de nouveaux temps.

En principe, il semblerait que le courant anarchiste qui se constitua dans le cadre des grandes idéologies émancipatrices forgées au XIX^e siècle et nourries dans les luttes d'une bonne partie du XX^e siècle ne puisse que se réjouir de l'érosion de ces grandes certitudes dont lui-même participait cependant quelque peu, ou que lui-même contribua peu ou prou à établir.

Aujourd'hui il est devenu clair en effet que l'ancien imaginaire révolutionnaire véhiculait l'illusion d'une maîtrise possible de la société dans son ensemble, et que cette illusion était porteuse d'inévitables dérives totalitaires traduites



effectivement en actes dans le cas des politiques se revendiquant du marxisme et à peine esquissées, mais perceptibles tout de même, dans celles inspirées par l'anarchisme. D'autre part, sous couleur d'un universalisme qui ne pouvait être, comme tous les universalismes, qu'un particularisme masqué, il cachait une volonté d'aplatissement des différences au sein d'un projet qui, prétendant être valable pour tous, niait dans la pratique le légitime pluralisme des options et des valeurs politiques. Enfin, les relents messianiques d'une eschatologie qui travaillait à subordonner la vie à la promesse de vivre, et à justifier toutes les souffrances et tous les renoncements au nom d'une abstraction, étaient si profondément incrustés dans cet imaginaire qu'ils bloquaient l'exercice de toute pensée critique.

À bien y réfléchir, les anarchistes, en tant qu'ils furent les plus fermes tenants de la cause de la liberté au sein de la mouvance révolutionnaire, ne peuvent que célébrer la perte de crédibilité, et finalement l'abandon, des grandes idéologies émancipatrices d'antan, tout en manifestant le plus grand des respects pour le type de sensibilité qui les inspirait et pour les engagements

qu'elles susciterent. Ceci étant dit, l'aspect positif de cet abandon n'est pas dénué d'ombres et de difficultés majeures.

Difficultés tout d'abord pour bien saisir le profil de la nouvelle donne au plan de la réalité sociale qui est en train de se constituer dans cette nouvelle époque qui s'ouvre actuellement devant nous.

De façon impressionniste, car il est bien évidemment exclu de tracer ici, même à grands traits, un tableau de la société émergente, mentionnons pêle-mêle quelques-uns des éléments qui la composent :

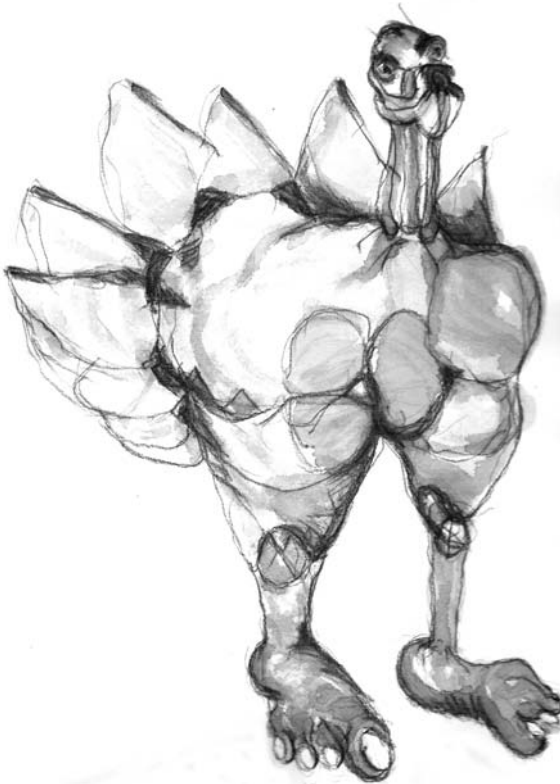
- une mondialisation qui oblige les États, sinon à disparaître, du moins à se redéfinir de manière substantielle;
- des organisations réticulaires qui tendent à se substituer aux structures hiérarchisées dans les domaines les plus divers;
- une importante redéfinition des rapports entre le temps et l'espace qui bouleverse, entre autres choses, la notion de distance géographique;
- l'affaiblissement des références identitaires issues de la sphère du travail;
- un nomadisme identitaire qui va curieusement de pair avec la réaffirmation des particularismes ethniques, culturels, ou religieux;
- la montée en force des exigences sécuritaires;
- les engouements pour le festif et pour l'événementiel;
- la prolifération des images et l'extension galopante du virtuel;
- la labilité des engagements et l'instabilité des insertions dans tous les domaines du social;
- la généralisation du multiculturalisme;
- la précarisation généralisée des conditions de vie; etc.

Bref, ceci n'est qu'une énumération partielle d'un ensemble bien plus large de traits qui ont émergé sur un court nombre d'années, ou qui sont en train d'émerger actuellement, et que des sociologues comme Zygmunt Bauman (*La Modernité liquide*), Manuel Castells (*L'Ère de l'information*), ou Michel Maffesoli (*Le Rythme de la vie*), parmi bien d'autres, nous aident à mieux comprendre.

Dans leur enchevêtrement, ces traits dessinent un panorama social bien différent de celui qui fut contemporain de la formation et du développement de l'imaginaire révolutionnaire que nous avons hérité. S'il est raisonnable de penser que cet imaginaire était en correspondance plus ou moins précise avec la réalité sociale de son temps, il semble évident qu'il a largement décroché de la réalité actuelle. Mais recomposer un nouvel imaginaire antagoniste sur lequel appuyer nos pratiques sociopolitiques ne semble pas une tâche facile.

En effet, l'observation des conflits sociaux et des effervescences populaires a de quoi nous décontenancer quelque peu. Exception faite des situations de guerre, actives ou plus ou moins larvées, qui parsèment le globe (Moyen Orient, guérillas de l'Amérique latine et du sud-est asiatique etc.), les luttes actuelles ont un caractère épisodique et discontinu. Éphémères et largement imprévisibles, les mobilisations de masse surgissent comme des éruptions qu'il n'est, d'ailleurs, pas toujours facile de déchiffrer. Les engagements activistes au sein de ces mobilisations sont aussi éphémères que les autres engagements auxquels nous souscrivons dans la vie quotidienne.

Les gens occupent les rues pour exprimer leur mécontentement envers telle ou telle mesure concrète annoncée ou déjà prise par les autorités, ou bien sous l'impulsion d'un malaise diffus qui cristallise brusquement dans l'explosion plus ou moins inattendue d'un ras-le-bol qui n'en peut plus, mais ne leur parlez



surtout pas de se lancer dans l'action pour changer radicalement la société, ils ne bougeront pas le petit doigt. Rien de nouveau nous dira-t-on, car cela en a toujours été ainsi et, dans le passé, seul de petites minorités actives caressaient un projet révolutionnaire. Cela est effectivement vrai mais, alors que c'était généralement les membres de ces minorités militantes qui développaient le plus grand activisme lors des mobilisations et des luttes populaires, il se trouve qu'aujourd'hui les principaux noyaux activistes surgissent, ponctuellement certes et sans lendemain, à partir de la sphère des non-organisés ou des faiblement organisés, des non-militants ou, tout au plus, des militants intermittents.

D'ailleurs le nombre de personnes qui se mobilisent est d'autant plus élevé et les manifestations sont d'autant plus massives que le sentiment d'être chapeauté par une organisation politique est plus faible et que la présence de telles organisations est moins visible. Et ceci est important, car aujourd'hui il semble que ce qui donne leur efficacité aux luttes et contraint le pouvoir à céder, c'est l'ampleur de la participation. Le pouvoir n'hésite pas à se montrer intransigent face à des minorités qu'il est prêt, éventuellement, à effacer de la scène, mais il flanche devant le grand nombre même s'il dispose de la force suffisante pour s'imposer. C'est le grand nombre qui pose des limites aux agissements des pouvoirs, comme si celui-ci était pris d'un certain vertige face aux foules ou comme s'il souffrait d'un étrange mal des multitudes.

Mais quel est donc le déclic qui fait descendre les foules dans la rue et les pousse à s'engager dans une action qu'elles sont parfois capables de réitérer et de soutenir jusqu'à obtenir au moins des satisfactions partielles ? Nul ne le sait et c'est pourquoi les militants d'aujourd'hui



d'aujourd'hui atteignent à bien plus d'efficacité quand ils s'emploient à amplifier les conflits plutôt que de s'essayer à les susciter.

Que faire, donc ? En l'absence de projets globaux orientés vers le long terme, faut-il se contenter seulement de ripostes ponctuelles, locales et sans lendemain ? En l'absence de structures organisationnelles de masses pour rassembler durablement et permettre des ancrages identitaires communs, devons-nous laisser les mobilisations fluctuer au gré plus ou moins capricieux des circonstances ? En l'absence de toute dimension eschatologique dans nos imaginaires, où donc trouver l'enthousiasme pour se lancer dans la mêlée ? En l'absence d'un sujet politique qui se découpe clairement sur l'horizon de l'histoire, qui donc va être en charge de frayer le chemin de l'émancipation ?

Le seul fait de poser ces questions et d'éprouver éventuellement une certaine lassitude ou une certaine anxiété devant l'incertitude des réponses témoigne déjà de la force avec laquelle l'ancien imaginaire antagoniste continue de nous imprégner.

Et pourtant, croire que l'exploitation puisse être définitivement abolie, ou que les rapports de domination puissent être éradiqués, n'est en aucun cas une condition nécessaire, ni préalable, pour lutter contre l'exploitation et contre la domination. Devrait-on cesser de les

combattre s'il s'avérait qu'elles n'étaient pas promises à disparaître ? Apprendre à lutter sans illusions quand au futur nous conduit à situer toute la valeur de la lutte dans ses propres caractéristiques et dans le fait qu'elle constitue une démonstration sans appel qu'il est tout à fait possible de dire « non ! », de refuser, de désobéir, de défier le pouvoir et de contrecarrer ses desseins. Il s'agit de savourer chacun des petits succès que nous obtenons, non pas parce qu'il représenterait un pas supplémentaire en direction d'un but qui serait seul à même de justifier tous nos efforts, mais en lui-même, pour ce que son existence même et sa simple présence représentent comme possibilité de mise en échec des pouvoirs ici et maintenant et comme manifestation bien palpable de l'antagonisme social.

L'aune à laquelle nous devons mesurer la portée de nos luttes n'est pas extérieure à celles-ci et elle n'est en aucun cas fonction du chemin plus ou moins long que ces luttes nous auraient permis de parcourir pour nous rapprocher d'un but qui dépasserait le caractère situé, limité, concret et particulier de ces luttes.

Si nous ne voulons pas nous bercer d'illusions, il semble bien que ce qui est envisageable aujourd'hui n'aille pas beaucoup plus loin que de réussir à infléchir quelque peu le cours général de la marche de la société, de parvenir à bloquer ou à faire avorter des aspects concrets des politiques institutionnelles, de parvenir à relâcher par moments et par endroits l'étau de l'exploitation et de la domination quand il devient trop oppressif, de pouvoir ouvrir et aménager quelques espaces autres dans le tissu social où pouvoir vivre un peu plus librement et un peu plus dignement... Et ce qui n'est plus de mise, sauf à demeurer englué dans le vieil imaginaire, c'est de

penser que dans le fond tout cela est inutile, ou tout à fait insuffisant, tant que nous n'aurons pas réussi à tout changer, tant que nous n'aurons pas créé les conditions de l'imminence du Grand soir. Tout ou rien... une seule solution, la révolution..., voilà le cri qui nous condamne à rééditer sans cesse le passé au lieu d'innover.

Ces considérations ne rééditent pas le vieux débat entre réformisme ou révolution, parce qu'il ne s'agit plus d'opposer l'effort militant déployé pour améliorer les conditions sociales à l'effort militant visant à les changer radicalement. L'option réformiste impliquait une acceptation conditionnelle de ce qui était en place, au lieu de promouvoir son rejet radical, et exigeait une certaine collaboration au maintien du statut quo en échange de pouvoir l'aménager quelque peu. Tandis que les acquis, qui ne sont finalement que des réformes obtenues par les actions que l'antagonisme social actuel est capable de mener à terme, ne viennent que comme résultat du refus, de la négation, de la force du non, ils sont le résultat, collatéral, pour ainsi dire, non pas d'une volonté explicite de réformer la société mais du rejet radical de ses exigences sur tel ou tel point particulier.

Dans la mesure où les raisons pour lutter se forment toujours dans la sphère du symbolique, il est clair qu'il nous faut travailler à produire du symbolique et à recomposer un imaginaire même si celui-ci ne peut être que situé, limité, circonstanciel et éphémère. Il s'agit, tout comme par les temps passés, de produire une subjectivité politique qui soit radicalement réfractaire au type de société dans lequel nous vivons, aux valeurs marchandes qui la constituent ainsi qu'aux rapports d'exploitation et de domination qui la fondent. Mais cette subjectivité doit aussi être nouvelle, dans la mesure où les raisons de ce rejet radical



ne peuvent renvoyer à rien d'autre qu'au refus d'obtempérer, à l'insoumission et au désaccord profond avec ce qui est en place. Aucun objet de remplacement n'est nécessaire pour refuser celui qui nous est donné, aucune « progression vers... », aucune « avancée en direction de... » ne sont requises pour mesurer la portée des résultats d'une lutte.

C'est la réalité même des luttes, de leurs résultats concrets et de leurs démarches spécifiques, qui épuise toute leur valeur, et celle-ci n'est pas à chercher dans ce qui, situé hors d'elles-mêmes, par exemple tel ou tel objectif final, serait chargé de les légitimer.

L'absence d'eschatologie, l'inexistence d'un sujet politique stable, le caractère diffus et fluctuant des appartenances et des engagements ne débouchent pas sur la conclusion que les utopies sont inutiles, ni que le désir de révolution n'est pas une des choses les plus stimulantes et les plus créatives qui soient, ni qu'il est oisif de promouvoir et de maintenir des structures organisationnelles stables ou des espaces permanents de débat. Non, rien de tout cela ne saurait être jeté par-dessus bord, même si ce sont aujourd'hui d'autres éléments qui nourrissent la conflictualité sociale.

Dans le panorama des courants politiques actuels, il semble que l'anarchisme soit le mieux à même de nourrir le nouvel imaginaire qu'il nous faut parvenir à recomposer. En effet, non seulement il a mieux résisté que ses concurrents au passage du temps et aux péripéties de

l'histoire, mais il se trouve de plus en meilleure prise sur les nouvelles réalités sociales, et particulièrement bien adapté aux caractéristiques de ces nouveaux temps où les fonctionnements hiérarchiques ont perdu le privilège de l'efficacité productive et organisationnelle. Cela dit, son éventuel succès dans cette entreprise est lié à la capacité dont il fera preuve de procéder à un profond *aggiornamento* et de se détourner résolument de cette partie de son credo qui est trop marquée par le *Zeitgeist* du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, et qui se trouve donc largement déphasé à l'aube du XXI^e siècle.

Parmi les diverses questions qui exigent d'être repensées de manière critique et novatrice, celle du pouvoir est sans doute l'une des plus pressantes et l'une de celles qui soulève le plus de difficultés, vu la centralité accordée au phénomène du pouvoir (et par là même à la liberté) par la pensée anarchiste. Il est clair en effet que c'est très précisément la focalisation sur la question du pouvoir qui fait la spécificité de l'anarchisme, les autres questions telles par exemple que l'égalité ou que la justice sociale étant partagées avec d'autres courants. Or, avec Foucault les choses se sont compliquées quelque peu pour la pensée anarchiste sur le pouvoir, et celle-ci aurait tout à gagner à faire sien l'essentiel de l'apport foucauldien et à substituer bon nombre de ses propres schémas par des conceptualisations bien plus riches, qui ont rénové profondément

la compréhension contemporaine des relations de pouvoir. Ainsi, par exemple, le fait que la négation radicale du pouvoir soit devenue pour le moins problématique, ou le fait que la dimension productive du pouvoir apparaisse comme un de ses éléments constitutifs, obligent à reformuler les coordonnées d'une lutte contre les effets de pouvoir qui, tout en demeurant incontournable, doit s'orienter différemment.

Sur le plan des modalités concrètes qu'adoptent de nos jours les relations de pouvoir, bien des choses sont aussi à repenser. Par exemple, du temps où la vitesse des déplacements et des communications n'avait pas encore annulé pratiquement la notion de distance, c'est-à-dire du temps où, précisément, l'anarchisme se constituait comme idéologie de l'émancipation sociale, le pouvoir s'affaiblissait à mesure que croissait son éloignement des sujets, et c'est pourquoi il devait multiplier ses délégations ou ses détachements dans les territoires qu'il prétendait contrôler. Aujourd'hui la distance est devenue une donnée secondaire, voire négligeable, pour l'exercice du pouvoir. L'intensité du pouvoir ne s'exprime plus sous la forme d'un gradient modulé par la distance, elle est homogène pour tout le champ soumis à son emprise, et, à tous les effets pratiques, le pouvoir se trouve à proximité égale de tous les points de ce champ et donc de tous ses sujets. Son indifférence à la distance lui permet de devenir plus aisément invisible et donc,

entre autres choses, moins directement irritant, ce que l'anarchisme, mais ce n'est là qu'un exemple entre mille, devrait sans doute prendre en considération dans ses efforts pour éveiller des sensibilités réfractaires aux stratagèmes du pouvoir.

En définitive, aussi bien sur le plan conceptuel que sur le plan de sa réalité sociale, notre compréhension du phénomène du pouvoir doit être profondément revue pour prendre la place qui lui revient dans le nouvel imaginaire social antagoniste; et sur cela comme sur d'autres questions les anarchistes sont interpellés en tout premier lieu. À nous, par conséquent, de relever le défi de notre mieux.

Enfin, précisons pour conclure que Castoriadis nous a trop bien persuadés de la créativité radicale dont fait preuve le social historique pour que les points de vue exprimés ici puissent prétendre à une quelconque certitude à moyen terme. Considérer qu'ils sont raisonnablement valables aujourd'hui n'exclut nullement la possibilité que puissent surgir demain des innovations sociales qui leur apportent un démenti radical et qui aillent dans le sens des plus fous des rêves révolutionnaires. Par bonheur pour le sort de la liberté, jamais nous ne pourrons penser pleinement le changement à partir de notre connaissance de l'institué, aussi solide et aussi précise soit-elle.

Tomás Ibañez

Barcelone, juin 2006